
Images croisées des Français et des Bulgares

Une étude sur les stéréotypes nationaux

Nadège Ragaru



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/211>

DOI : [10.4000/balkanologie.211](https://doi.org/10.4000/balkanologie.211)

ISSN : 1965-0582

Éditeur

Association française d'études sur les Balkans (Afebalk)

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1997

ISSN : 1279-7952

Référence électronique

Nadège Ragaru, « Images croisées des Français et des Bulgares », *Balkanologie* [En ligne], Vol. I, n° 2 | 1997, mis en ligne le 02 juin 2008, consulté le 17 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/211> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/balkanologie.211>

Ce document a été généré automatiquement le 17 décembre 2020.

© Tous droits réservés

Images croisées des Français et des Bulgares

Une étude sur les stéréotypes nationaux

Nadège Ragaru

- 1 Comment, depuis Paris, les Français perçoivent-ils les Bulgares ? Quelles représentations en ont-ils, celle de Slaves anciennement communistes, vassaux de la Russie et virtuoses du “parapluie bulgare” ? Réciproquement, au pays des Roses, les Français apparaissent-ils sous les traits de “French lovers” ou ceux de nationalistes orgueilleux ? La plongée dans le monde coloré des stéréotypes, avec ses jugements à l'emporte-pièce qui mêlent trop souvent, aux rancœurs diffuses, une incertitude identitaire, est toujours fascinante, *a fortiori* lorsque l'on prend pour objet d'étude l'un des pays d'Europe de l'est les moins connus en France, la Bulgarie.
- 2 En dépit de l'intérêt suscité par la chute du mur de Berlin, nul ne s'était à ce jour penché sur les rapports symboliques qu'entretiennent Français et Bulgares. Et pourtant, nombreuses sont les interrogations auxquelles on peut être tenté de chercher réponse : les changements de 1989 ont-ils entraîné une réévaluation des perceptions, on suppose négatives, léguées par l'époque soviétique et si oui, de quelle façon ? L'image de la Bulgarie a-t-elle pris la couleur des “hystéries balkaniques” et autres sauvageries moyenâgeuses dont la guerre en ex-Yougoslavie a fourni l'imagerie à une presse française en quête de symboles ? À contempler cette même presse, modérée et parcellaire dans son traitement de la Bulgarie, on savait déjà que celle-ci était vue comme un pays pauvre, plus durement touchée par la sortie du communisme que ses voisins d'Europe centrale, plus fragile aussi dans ses efforts de démocratisation, surtout après le retour au pouvoir en décembre 1994 d'anciens communistes dont la reconversion démocratique semble, au fil des mois, de plus en plus contestable¹. On l'avait montrée prudente dans la gestion de la question de la minorité turque et “sage” en politique extérieure balkanique, louant au passage les vertus d'apaisement de son président, Jeliou Jeleu. Mais des Bulgares eux-mêmes, il était rarement question.
- 3 Telles sont les raisons qui nous ont donné envie de réaliser un micro-trottoir, impressionniste et sans doute imparfait, en vue d'intercepter ces regards croisés. En

décembre 1995 et en janvier 1996, 38 Parisiens et 31 Sofiotes, choisis selon des critères de sexe, d'âge et de catégories socioprofessionnelles, ont ainsi été invités à répondre à un long questionnaire portant sur leurs images des Bulgares et des Français. L'impression générale, et le fait est suffisamment rare pour mériter d'être noté, est assez bonne : à Paris comme à Sofia, ils sont en effet près des trois-quarts à professer une image positive ou plutôt positive des deux pays (74 % côté français contre 96 % en Bulgarie) ainsi que de leur population (respectivement 76 % et 94 %)². Dans le détail, toutefois, ces résultats appellent plusieurs nuances relatives au degré de familiarité des deux nations ainsi qu'à l'appréciation de leurs relations bilatérales.

La Bulgarie, un pays méconnu

- 4 Côté français, la première conclusion à laquelle invite ce coup de sonde peut être résumée en quelques mots - abrupts : si la plupart des stéréotypes attendus sur les Bulgares (nationalisme balkanique, fatalisme d'obédience russe, ...) ne sont pas au rendez-vous, c'est tout simplement parce que l'image que s'en font les Parisiens est trop sommaire pour se prêter à la construction de clichés³. Pour eux, la Bulgarie n'est pas seulement lointaine, elle est absente de leur champ de représentations. Nombreux sont les passants qui ont argué de leur ignorance pour décliner la participation au questionnaire : « ma pauvre, que voulez-vous que je vous dise sur les Bulgares ? Je ne sais même pas où ça se trouve, ce pays ! Et de toute façon, que voudriez-vous que ça me fasse ? » De sorte que, paradoxalement, les préjugés se précisent au fur et à mesure que l'on monte dans l'échelle sociale.

Flou géographique

- 5 À en juger d'après leur localisation de la Bulgarie, la mauvaise réputation des Français en matière de géographie ne semble guère surfaite. La plupart des personnes interrogées ont certes été capables de placer le pays en Europe de l'est (ce qui n'était déjà pas évident, certains allant la chercher aux confins de l'Amérique latine). Ils l'imaginaient souvent proche de la Hongrie ou de la Roumanie, lui voyaient parfois des horizons russes, mais parvenaient beaucoup plus difficilement à imaginer qu'elle puisse être adjacente à l'ex-Yougoslavie et, encore moins, à la Grèce ou à la Turquie. Cette sous-estimation des contiguïtés géographiques constitue en elle-même un indicateur intéressant : pour la plupart des interviewés, en effet, l'appartenance de la Bulgarie à la péninsule balkanique n'a pas caractère d'évidence, pas plus que la notion de "Balkans". Certes, interrogés sur la question de savoir si la Bulgarie constitue un pays « européen, balkanique ou autre », ils sont deux-tiers à opiner en faveur d'une balkanéité mêlée, pour 24 % d'entre eux, d'euroanéité conditionnelle ou future. Contrairement à ce que l'abondante couverture médiatique des guerres yougoslaves aurait pu laisser croire, ce label synonyme de nationalismes sanglants est, cependant, vide de représentation spatiale. Il semble à cet égard que les six années écoulées n'aient pas suffi à effacer les lignes de démarcation entre membres du COMECON (Roumanie, Bulgarie), communistes "dissidents" (Yougoslavie et Albanie) et partenaires de l'OTAN (Grèce et Turquie) tracées par la Guerre froide.
- 6 Dans ce flou géographique, que 42 % des personnes interrogées identifient correctement le nom de la capitale constitue une agréable surprise, même si ce chiffre

laisse 10 % de réponses en faveur de Budapest, 5 % pour Bucarest et près de 40 % d'indécis. On aurait pu juger superflu d'interroger les participants sur le peuple auquel les Bulgares appartiennent. Comme on pouvait s'y attendre, près des trois-quarts d'entre eux les ont classés, non sans hésitation, parmi les "Slaves". La confusion fréquente avec la Roumanie et l'étonnement provoqué à l'annonce d'appartenance francophone de la Bulgarie (qui leur était indiquée plus haut dans le questionnaire) ont tout de même valu aux "Latins" 15 % des suffrages, tandis que de vagues souvenirs d'amitié germano-bulgare incitaient 8 % des enquêtés à les imaginer "germaines". Quant à l'héritage protobulgare (turco-mongol) de la Bulgarie, il n'était connu que d'un ancien professeur de roumain et d'un Français d'origine hongroise. Les réponses concernant « la religion majoritaire » sont encore plus erratiques : si les Bulgares sont bien confusément perçus comme chrétiens, le choix de la confession fait problème et la "slavité" apparaît loin d'être, pour tous les Français, synonyme d'orthodoxie (68 % des réponses). Une personne sur cinq a ainsi fait des Bulgares un peuple "catholique" et 13 % une nation de confession "musulmane".

- 7 Contre toute attente, cette référence occasionnelle à l'islam n'équivaut pas connaissance du passé ottoman de la Bulgarie, ni même d'une présence turque minoritaire dans le pays. Et c'est sans doute là l'une des leçons les spectaculaires du questionnaire. Alors que depuis quelques années la question des minorités de l'est figure en bonne place sur l'agenda médiatique européen, près de 80 % des interviewés ignorent l'existence d'une minorité turque en Bulgarie. Parmi les 21 % restant, seuls deux participants (le citoyen d'origine hongroise et une retraitée de 65 ans dont le grand-père s'était battu sur le front balkanique en 1916) ont su évoquer la campagne de bulgarisation conduite par le régime de Todor Jivkov en 1984-1985. En d'autres termes, et pour autant que notre échelle d'investigation nous permette d'en juger, les dérives du communisme finissant en matière de politique des minorités ne semblent pas s'être répercutées sur l'image de la Bulgarie. Confirmation nous en est donnée par le fait que, soumis à une série d'adjectifs censés caractériser les Bulgares, 42 % des personnes interrogées ont mollement rejeté le terme "xénophobe" (plutôt pas d'accord), 18 % fermement (pas d'accord du tout) alors que 13 % seulement donnaient un assentiment nourri de souvenirs yougoslaves. Cette appréciation témoigne, en creux, de la réussite de la politique de réhabilitation des minorités mise en oeuvre par les gouvernements postcommunistes : il n'y a pas, pour les Français, de "question turque" en Bulgarie.

Pays balkanique ou communiste

- 8 Si les Parisiens éprouvent quelques difficultés à situer ce petit pays d'Europe de l'est, quelle histoire lui écrivent-ils ? Dans ce domaine, le bilan est encore plus affligeant. La Bulgarie émerge comme un pays "sans histoire". Près de deux-tiers des interviewés (60 %) ont été incapables de se remémorer un événement historique impliquant les Bulgares. Chez les 40 % restant, des emprunts à la Hongrie (Bela Kun et le soulèvement de Budapest en 1956) ou à la Roumanie (chute de Ceaușescu) se sont mêlés aux échos assourdis d'une "guerre des Balkans" dont on ne parvenait à dire ni quand elle avait eu lieu ni pour quels motifs. Dans l'ensemble, le souvenir de la période communiste polarise les esprits, "éclipsant", ainsi que l'expliquera un cadre supérieur de 45 ans, le passé plus ancien. « Les gens de notre génération », ajoute une retraitée de 65 ans, « nous avons été très marqués à la fin de la guerre par Yalta et par la formation de l'est ».

- 9 Cette focalisation suffit-elle à expliquer que prédomine, chez nombre d'interviewés, la perception d'une continuité historique entre avant et après 1989 ? Trois enquêtés ignoraient purement et simplement que le Mur de Berlin était tombé ! À leurs yeux, l'Est avait été, était et demeurerait communiste. En règle générale, les impressions suscitées par les révolutions de 1989 semblent s'être peu à peu estompées à la faveur du retour au pouvoir des anciens communistes en Europe de l'Est après 1993. Les jugements émis sur la nature du régime politique en Bulgarie reflètent bien ces incertitudes. 4 enquêtés sur 10 classent la Bulgarie parmi les démocraties, parfois d'ailleurs avec réticence. Dans presque 55 % des cas, elle est vue soit comme une dictature (45 %), soit comme un régime totalitaire (10 %).
- 10 Outre la mise en exergue du poids de l'héritage communiste dans les représentations collectives, ce détour par l'histoire est également instructif en ce qu'il suggère l'existence d'un décalage très profond entre l'image que les Bulgares ont de leur propre histoire - où figurent en bonne place les cinq siècles de domination ottomane et les partages territoriaux de la fin du XIX^{ème} siècle - et celle, décidément très contemporaine, qu'en ont les Français. Deux personnes seulement (le professeur de roumain et le Français d'origine hongroise) ont fait allusion au "joug ottoman". Certes, quand on leur apprenait l'existence d'une minorité turque, certains se rappelaient *a posteriori* qu'un empire musulman avait atteint les lointains rivages de la Mer noire, et surenchérisaient en faisant allusion au saupoudrage de minorités ethniques engendré par la délimitation artificielle des frontières des États balkaniques fin XIX^{ème}. Le faible degré de conscience historique des Français n'en demeure pas moins impressionnant, en particulier à la lumière de l'affaire de la Macédoine qui se révèle l'une des grandes absentes du questionnaire. Interrogés pour savoir si une extension de la guerre d'ex-Yougoslavie dans les Balkans était à redouter (les avis sont, en la matière, très partagés, 53 % de oui contre 47 % de non) et si, dans un tel cas, la Bulgarie y prendrait part, les enquêtés marquaient un temps d'arrêt : « mais qu'irait-elle y faire ? », presque personne ne sachant l'étroitesse des liens qui, longtemps, unirent la Macédoine à la Bulgarie.
- 11 Les réponses positives (34 %) à cette dernière question méritent plus ample considération dans la mesure où s'y révèlent les systèmes de dérivation de l'image de la Bulgarie. Deux groupes d'argumentation se détachent en effet. Le premier décalque le comportement bulgare sur d'équivoques souvenirs yougoslaves : l'évocation du thème de la guerre en ex-Yougoslavie a enclenché le film des haines ancestrales. Les participants s'étonnent souvent que ce conflit soit mis en rapport avec la Bulgarie, mais avancent, après réflexion, un timide : « de toute façon, là-bas, ils ont tous tendance à s'entre-tuer, pas vrai ? » Le mécanisme psychologique est simple : en l'absence d'informations directes, on procède par contiguïté, imputant au pays inconnu les clichés caractéristiques de celui de ces voisins avec qui l'enquêteur, par sa question, suggère un parallèle. Plus intrigant sans doute est le deuxième type de réponse, lequel fait intervenir, enfin serait-on tenté de dire, des rapports bulgaro-russes étrangement absents du questionnaire.
- 12 C'est en effet seulement au détour de la question sur la participation de la Bulgarie à une éventuelle "guerre des Balkans" qu'apparaît le thème de l'absence d'indépendance des choix des Bulgares en matière de politique extérieure face à une Russie vue tantôt comme une force d'ordre bienvenue, tantôt comme la puissance susceptible d'imposer aux autorités bulgares un engagement dans le conflit. Illustration typique du premier

cas, cette réponse d'un employé de 40 ans : « oui, elle interviendrait plutôt... Vous savez, tous les pays de l'est... Mais la Russie va calmer le jeu ». À l'inverse, pour ce cadre supérieur de l'industrie automobile de 28 ans, les Bulgares interviendront « dans le cas où la Russie les obligerait s'ils sont communistes peut-être ; mais pas [par la volonté du] peuple ». Une jeune professeur de musique renchérit : « ce peuple n'est pas indépendant dans ses choix, soit il est sous la coupe de la Russie, soit il n'intervient pas ». Si donc la "vassalité" de la Bulgarie au temps de l'amitié soviétique ne figure pas parmi les événements historiques cités, si même le thème du "parapluie bulgare" qui avait longtemps fait florès semble un peu tombé en désuétude (trois références seulement), un cinquième des participants (18 %) garde le sentiment, souvent indistinct et confus, que les Bulgares sont un peuple sous sujétion. Témoin cette réflexion d'un chef d'entreprise de 49 ans pour qui « la Bulgarie a toujours servi d'ouverture à la Russie sur les pays de l'ouest ». Témoin encore cette remarque d'une technicienne dans l'audiovisuel âgée de 34 ans : « Je ne vois pas pourquoi [la Bulgarie chercherait à intégrer l'Union européenne]. Pourquoi ne pas se rattacher à la Russie ? Pourquoi se rattacher à l'Europe qui est à l'opposé de leurs tendances ? »

Yaourt et pauvreté

- 13 Sachant que la Bulgarie trouve difficilement sa place sur une carte géographique, qu'elle figure avec peine dans les mémoires historiques, on est en droit de se demander ce qu'évoque donc ce pays pour les Parisiens. Pour un quart d'entre eux, rien du tout. On a beau insister : non, vraiment rien. Pour les autres, la grande histoire entre Français et Bulgares est affaire d'amours laitières. Tout le monde l'attendait : le yaourt bulgare est effectivement cité, parfois à l'exclusion de toute autre image de la Bulgarie, par 42 % des enquêtés. Pour qui s'intéresserait aux mécanismes de genèse des images, à leur système de diffusion et de reproduction dans le temps, voilà une réponse somme toute révélatrice : en l'absence de situations extrêmes (guerres, crise dans les relations bilatérales, problèmes d'immigration, ...), l'univers de la consommation et son corrélat, la publicité, constituent donc les sources les plus actives dans la production de clichés nationaux. Et ce ne sont pas les toutes dernières campagnes d'affichage pour « le yaourt Kremly au goût bulgare » dans le métro qui vont démentir cette loi d'airain. Ces mêmes campagnes publicitaires, très bucoliques, ne sont d'ailleurs peut-être pas étrangères au fait qu'en ces temps de forte sensibilité écologiste 13 % des participants se représentent la Bulgarie comme un pays verdoyant dont les paysages de montagnes et de luxuriantes forêts évoquent un mode de vie réconcilié avec la nature.
- 14 Grâce à la télévision, la Bulgarie est par ailleurs (re)connue pour la qualité de son football, auquel font allusion 13 % des interviewés sur un ton généralement très laudatif et dépourvu de rancœur après l'élimination des Français de la dernière coupe du monde par ce qu'ils considèrent comme « une grande équipe ». Deux footballeurs bulgares (Stoïtchkov et Balakov) figurent d'ailleurs parmi les rares personnalités d'origine bulgare connues en France... l'autre grande référence étant, comme on aurait pu s'en douter, Sylvie Vartan (26 % des suffrages).
- 15 Dans un autre registre, 42 % des personnes interrogées associent prioritairement la Bulgarie aux "pays de l'est" sans toujours parvenir à préciser ce qu'ils entendent par là. Une seule certitude néanmoins : elle est « pauvre » (29 %), *a fortiori* depuis les tentatives de réforme économique, qui lui valent d'ailleurs souvent de la part des Parisiens une

bienveillante compassion teintée de paternalisme. Pour l'essentiel, la phase d'industrialisation expérimentée à l'époque communiste n'a pas laissé beaucoup d'empreinte dans les consciences : la petite Bulgarie reste connotée comme pays agricole (26 %) réputée pour ses alcools, son essence de roses ou encore son artisanat. Enfin, la Bulgarie est aussi pays de la danse, de la musique (notamment les célèbres « Voix bulgares ») et des costumes folkloriques (26 %), ainsi que la politique de valorisation du folklore menée par les autorités communistes au temps de Jivkov s'est appliquée à le faire savoir. On remarquera cependant que la Bulgarie n'évoque le tourisme que pour 8 % des enquêtés.

- 16 En creux, ce rapide panorama présente quelques non-dits intéressants : se trouve confirmée, à un premier niveau, la faible sensibilité des Français à l'histoire longue (une seule référence à Byzance, aucune à la genèse de l'alphabet cyrillique). Si l'on se tourne vers l'actualité immédiate, force est de constater que la politique extérieure menée par la Bulgarie dans les Balkans reste un mystère pour 95 % des participants et les inflexions adoptées par le nouveau gouvernement communiste très marginalement connues, bien que trois personnes s'inquiètent des turbulences éventuellement associées à leur reprise en main du pays. Autre grande absente, la question nucléaire à Kozlodui qui, spectre d'un nouveau Tchernobyl à l'appui, avait pourtant fait l'objet de plusieurs articles dans la presse française suite aux déboires rencontrés par les experts d'EDF, ne se retrouve que dans deux réponses.
- 17 Enfin, et c'est sans doute la leçon la plus importante que l'on peut retirer de ce rapide sondage : les effets du communisme apparaissent tout à la fois très présents dans les esprits et très superficiellement intégrés. On a pu l'observer dans l'ignorance où sont les personnes interrogées des transformations socio-économiques expérimentées sous le régime Jivkov. Ce phénomène est encore plus troublant si l'on considère qu'aucun participant n'a songé à évoquer le remodelage des mentalités et des valeurs entraîné par quatre décennies communistes. À un troisième niveau, il ne vient quasiment à l'idée de personne de dépeindre les Bulgares sous le jour de populations victimes ayant eu à souffrir d'un régime qu'elles n'ont pas nécessairement voulu. Deux ou trois interviewés feront indirectement allusion à cette thématique sur le thème du « courage » bulgare, évident « avec tout ce qu'ils ont vécu ». Mais la nature exacte de « ce vécu » demeure insaisissable. Mesurer, dans ce contexte, l'impact que la chute du communisme a pu avoir sur les perceptions de la Bulgarie, s'avère particulièrement hasardeux.
- 18 Le bilan que l'on peut tirer des réponses bulgares au questionnaire réalisé à Sofia est, sur ce dernier point, assez similaire ; il diffère en revanche très significativement en ce qui concerne le degré de familiarité des interviewés avec la culture française, lequel, bien que potentiellement surévalué par la distribution de l'échantillon, demeure assez remarquable⁴. Par ailleurs, les réponses fournies par les Sofiotes démontrent une étonnante cohérence d'ensemble qui permet de tracer un portrait assez précis de la France vue à travers des yeux bulgares.

La France, patrie de la Révolution et de la mode

- 19 Si la Bulgarie évoque inmanquablement pour les Parisiens le yaourt et le communisme, la France se conjugue pour les Sofiotes avec les industries de luxe et la culture, et surtout au passé. La mode, les cosmétiques et les parfums sont ainsi jugés

emblématiques par 23 % des Sofiotes ; les vins suivent en bonne place (19 %), à l'occasion accompagnés par les fromages, certes plus rares. Puis vient Paris, qui fait rêver 10 % des enquêtés, et d'où se détache la courbure métallique de la tour Eiffel (19 %). Pays de goût, la France est également vue comme une terre de culture (32 %), avec sa musique, ses poètes et son musée du Louvre. Comment s'étonner dans ce contexte qu'interrogés sur la question de savoir dans quel domaine, à leur avis, la France est la plus puissante dans le monde, 89 % des participants au sondage désignent sa culture, 11 % sa politique... et 0 % son économie ? Pour ceux qui nourrissaient quelque illusion quant à la réputation économique de la France, les voici rappelés à la réalité. Enfin, dans un troisième registre guère plus novateur, la France demeure la patrie de la Révolution française (13 %), c'est-à-dire de la liberté, du peuple et de la république.

- 20 Hommage à la culture française, la familiarité des Bulgares avec les grands classiques ne laisse d'impressionner : de François Villon à Maupassant, de Manet à Renoir, d'Alfred de Musset à Baudelaire, la palette est superbement couverte, et pas seulement par les représentants des classes supérieures. A-t-on souvent vu en France, chauffeur de taxi aligner sans coup férir Renoir, Stendhal et Victor Hugo ou encore repasseuse vous citant du Balzac ? Tel est pourtant ici le cas. Au pire, les interviewés connaissent V. Hugo (40 %). Ensuite viennent les grands auteurs du XIX^{ème}, avec une préférence marquée pour les romantiques et les naturalistes (Stendhal, Balzac, ainsi que Flaubert), le tout sur fond de solides connaissances moliéresques (trois citations). Chez les contemporains, ce sont les noms de Jean-Paul Sartre (26 %) et, à un moindre degré, de Camus (13 %) ou Romain Rolland (10 %) qui font saillie. Bien que le spectre littéraire demeure très large, l'accent tend à se déplacer du monde des lettres vers la chanson populaire et le cinéma, de façon d'autant plus nette que l'on descend dans la hiérarchie sociale. Alain Delon et Edith Piaf (23 % chacun) y tiennent le haut du pavé. L'égérie de la culture française, Catherine Deneuve, figure bien sûr au palmarès (10 %), suivie plus timidement par un Gérard Depardieu essentiellement connu des jeunes. Dans le monde de la chanson, les noms d'Yves Montand, Patricia Kaas et Dalida sont négligemment égrenés par les interviewés bulgares.
- 21 Est-il nécessaire de souligner l'absence d'hommes politiques français dans cette liste, à l'exception de Napoléon dont la figure émerge de 13 % des réponses ? Voici confirmé, si besoin en était encore, que, depuis l'étranger, ce sont les arts et non la politique qui font la France. Sur un autre plan, une brève référence à l'éducation socialiste peut éclairer le choix des personnages cités : en effet, la grande majorité des écrivains retenus reçurent en leur temps l'onction d'un système communiste qui valorisait soit leur peinture réaliste des conditions sociales, soit leur engagement gauchisant, soit encore le prestige culturel de la « Grande révolution française » (« grande » à l'instar de la « Grande révolution d'octobre »).
- 22 C'est sans doute aussi à travers le prisme de l'enseignement communiste de l'histoire que l'on peut comprendre les événements sélectionnés dans le sondage. La Révolution (84 % des réponses !), la guerre de Cent ans, la Commune de Paris ou encore les guerres napoléoniennes (16 % chacun) s'inscrivent toutes dans la même optique : il ne s'agit que de guerres menées à la Gloire de la France (Napoléon) ou contre des envahisseurs étrangers (Jeanne d'Arc), et de soulèvements révolutionnaires (1789 et la Commune), trois thèmes chers aux anciens dirigeants bulgares, soucieux tout à la fois de présenter l'histoire européenne comme une préhistoire du communisme et d'affermir les bases de

la conscience nationale bulgare. Même l'unique référence au général de Gaulle, dont on sait combien Moscou apprécia le rôle de contrepoids à l'hégémonie américaine au sein du bloc occidental, même l'évocation solitaire de la résistance française pendant la Deuxième Guerre mondiale peuvent être réintégrées dans ce schéma d'analyse. Enfin, comme elle apparaît ici vieille et ridée cette France dont Sofia nous renvoie le reflet ! Point de référence à la décolonisation, à mai 68 ou à certains leaders politiques récents... D'un point de vue politique, le XX^{ème} siècle est quasiment absent des représentations. Est-ce à dire pour autant que la France ne saurait prétendre, aux yeux des Bulgares, au rang de "grande puissance" ? La réponse pourra surprendre. De fait, ce statut de grande puissance, plus de 89 % des enquêtés lui ont accordé, tandis qu'une majorité d'entre eux (58 %) rejetait la possibilité de considérer la patrie de la Révolution française comme une simple puissance européenne. Rien, pourtant, ne saurait masquer le fait que ce statut doive plus à un passé brillant qu'à un présent somme toute insignifiant.

- 23 Ainsi nourris d'une vision somme toute laudative et guerrière de l'histoire française, les Bulgares voient-ils chez les Français les traces d'une fierté combative ? Pour en juger, il convient maintenant de se tourner vers le portrait que les deux nations dressent l'une de l'autre.

Un peuple croyant, pauvre et patriote : les Bulgares vus de Paris

- 24 Ces profils, deux types de question nous ont permis de les dresser. D'une part, les enquêtés se sont vus proposés une série d'adjectifs pour lesquels ils devaient indiquer s'ils leur semblaient correspondre tout à fait, plutôt, plutôt pas ou pas du tout à l'image qu'ils se faisaient du peuple étudié ; d'autre part, il leur a été demandé de contraster le cas testé avec plusieurs nations voisines (les Russes, les Grecs et les Serbes pour les Bulgares ; les Allemands et les Anglais dans le cas français). Avant d'entamer l'investigation, remarquons tout d'abord que, faute de contacts directs avec des Bulgares, les Parisiens interrogés se sont souvent montrés réticents à porter un jugement sur la beauté, le pouvoir de séduction, la virilité ou encore les "bonnes manières" du peuple bulgare, plusieurs interviewés dénonçant au passage le caractère "orienté" des vocables proposés (tels que « voleur » ou « xénophobe »). En deuxième lieu, le phénomène le plus frappant réside peut-être dans le degré de convergence des regards nationaux sur le thème du nationalisme : Bulgares et Français se voient en effet mutuellement, et sans la moindre hésitation, comme un peuple patriote et fier, deux qualificatifs généralement positivement connotés.
- 25 Dans le cas bulgare, les perceptions du pays et du peuple coïncident fréquemment : les Bulgares sont avant tout considérés comme un peuple pauvre (à 90 %), souvent travailleur (84 %), courageux (82 %), assez peu agressif (60 %) et plutôt viril (62 %). Le stéréotype de l'Est-européen "buveur" est au rendez-vous, mais de façon moins prononcée qu'on n'aurait pu le croire : seulement 24 % des enquêtés les considèrent tout à fait "buveurs" et 40 % plutôt. Les avis sont en revanche plus partagés quand on bascule dans le registre du "vol" : de vagues souvenirs de présence tzigane poussent alors les chiffres vers le haut. 16 % des interviewés jugent ainsi les Bulgares tout à fait honnêtes et 42 % plutôt, mais ils ne sont que 39 % à rejeter expressément l'idée selon laquelle ils seraient « voleurs », 34 % autres se contentant d'une timide dénégation.

Même ambivalence sur la question de l'intelligence : pour 61 % des enquêtés les Bulgares sont "plutôt" intelligents, une litote, pour beaucoup.

- 26 Si l'on quitte maintenant le domaine du "tempérament national" pour interroger la perception que les Parisiens ont de l'identification nationale et religieuse des Bulgares, les réponses sont beaucoup plus tranchées : au patriotisme et à la fierté (79 %) déjà évoqués s'ajoute la conviction que les Bulgares sont très croyants (tout à fait à 47 % et plutôt à 42 %), ils sont slaves après tout et l'on sait que la religion, réprimée au temps du communisme, connaît en Europe de l'est un nouvel essor. Enfin, sur une échelle de « civilisation / développement », les Bulgares font plutôt bonne figure : ils appartiennent, pour les Parisiens, au monde des « civilisés » (84 %)... même si le pourcentage d'assentiments dubitatifs (63 % « plutôt d'accord ») peut laisser rêveur. La légère pointe de doute que l'on voit apparaître ici tend à être confirmée par le fait qu'un tiers des personnes interrogées juge les Bulgares « plutôt pas instruits » (contre seulement 8 % tout à fait instruits).
- 27 Est-il possible, en prolongeant ces interrogations, de déterminer de quelle source, « slave » ou « balkanique », ces traits sont censés sourdre ? On avait cru déceler, plus tôt, une incertitude quant à la définition géographique et symbolique de l'espace "balkanique" auquel la Bulgarie est rattachée. Les comparaisons avec les Grecs et les Serbes la confirment. Nombreux sont en effet les participants au questionnaire, qui sont apparus surpris, voire choqués, qu'on puisse songer à comparer Grecs et Bulgares. Et si certains ont bien pensé à d'éventuelles affinités entre modes de vie, art culinaire ou folklore, voire à un certain sens de l'hospitalité commun à deux peuples "rustiques" et "attachés à la terre", en règle générale le sentiment de différence culturelle, économique ou climatique est très prononcé. Méditerranéens, les Grecs sont vus comme plus ouverts et plus chaleureux, prospères et extravertis, habitués, de surcroît, aux touristes. Ils sont généralement « plus sympathiques » et « moins malheureux » (sic). Par contre, l'idée de contraster Grecs et Bulgares en rappelant que seuls les premiers sont membres de l'Union européenne n'est venue qu'à une personne...
- 28 Le parallèle avec les Serbes n'est pas moins riche d'enseignements... par la virulence des attaques anti-serbes auxquelles il a donné lieu. À notre modeste niveau, la guerre en ex-Yougoslavie semble avoir eu des effets dévastateurs. Lors des entretiens, tout s'est passé comme si le seul fait de suggérer un parallèle entre ces deux peuples rendait soudain les Bulgares suspects aux yeux des enquêtés. 45 % des participants devaient d'ailleurs échouer à leur trouver le moindre trait commun. Et quand l'identité slave, la religion ou la proximité géographique étaient évoquées, c'étaient les valeurs guerrières qui étaient mises en avant, courage militaire et orgueil national en premier lieu. La ligne de démarcation demeure toutefois très nette : « moins agressifs », « moins extrémistes », « plus posés », « plus calmes », les Bulgares s'opposent à leurs voisins tour à tour « panslavistes », « impérialistes », « orgueilleux », « sauvages et barbares »... Sans commentaire.
- 29 Qu'en est-il enfin de la confrontation avec les Russes ? Nous apprend-elle quelque chose sur la nature des rapports symboliques qu'entretiennent Bulgares et Russes, ou encore sur le sens que les interviewés donnent au label fréquemment utilisé de « slave » ? Slavisme, religion, langue, alphabet, régime politique et goût pour l'alcool figurent, comme on pouvait s'y attendre, au premier rang des points communs identifiés entre les deux peuples. Contrairement aux cas précédents cependant, la joute entre Bulgares et Russes n'admet pas de clair vainqueur en terme d'image : les Bulgares apparaissent

tantôt comme « plus accueillants », « plus ouverts » et « plus occidentaux » que leur “grand frère”, tantôt comme un peuple dont la taille modeste limite la diversité et donc l'intérêt. Mais là ne réside pas l'essentiel. Car cette dernière comparaison révèle l'existence, chez les enquêtés, des trois imaginaires slaves assez distinctement marqués.

- 30 Pour certains, les Slaves sont avant tout peuples de l'« Est », un vocable qui évoque, avec le communisme, « totalitarisme, froideur générale, rigueur, gris et tristesse » comme l'explique la technicienne de l'audiovisuelle de 34 ans. Le sentiment provoqué est alors celui du rejet plus ou moins épidermique face à des excès identifiés à une agressivité latente. À l'inverse, d'autres, plus nombreux, attribuent aux Slaves un charme et une aura incontestables : excessifs et passionnés, fougues aussi, ils séduisent par cette démesure même, quand elle s'allie à une extraversion qui fait de l'hospitalité le lieu de la fête. « Gais, solides, humains et conviviaux car très musiciens », tels sont les Slaves pour cette retraitée férue de voyages et amie de la Turquie. Cette autre retraitée les dépeint « un peu légers » au travail, mais fiers, « en général beaux et séduisants ». Ce qui fait la force des Russes et des Bulgares face à la défaite, argumente encore une employée de 53 ans, c'est leur « amour de la vie intérieure ». Buveurs, ils le sont certes « comme toute l'humanité », mais rudes à la tâche, eux qui vivent dans les montagnes. Enfin, l'image des Slaves emprunte à un dernier type de métaphores, auréolé de spiritualité. Très imprégné par l'héritage de la dissidence des années 1970, ce troisième courant fait de l'Est le lieu de notre régénérescence spirituelle, monde d'altérité non encore souillé par un consumérisme matérialiste dont on déplore qu'il soit en train de subvertir une région qu'il conviendrait de prévenir contre les dangers du capitalisme. Parfois nostalgique d'un mur que le temps n'en finit pas de grignoter, on espère encore retrouver, là-bas, le supplément d'“âme” qui pourrait sauver l'Europe de la sclérose.

Les Français, orgueilleux, rebelles et sentimentaux

- 31 S'il n'est pas évident que les Bulgares aient jamais placé de tels espoirs dans leurs amis français, l'image qu'ils en ont recèle un même entrelacs de perceptions parfois contradictoires. De l'enseignement communiste de l'histoire française semble être ainsi demeurée une tendance à associer les Français avec un esprit d'orgueilleuse révolte, une « pensée affranchie » comme le dira un jeune patron du bâtiment. Pas étonnant, dans ce contexte, que 90 % des interviewés mettent en exergue le patriotisme et 84 % la fierté des Français. Corrélativement, pour les Sofiates ceux-ci sont tout sauf fatalistes. Il n'est que de considérer les chiffres, éloquentes en la matière : 0 % d'avis positifs et 81 % de dénégation radicale. Rien ne met davantage en exergue cette indépendance révolutionnaire que la comparaison avec une Grande-Bretagne connue pour son réformisme : d'après un tiers des participants au sondage en effet, la différence entre Britanniques et Français tient dans le plus grand conservatisme des premiers. Notons au passage que la croyance religieuse est partiellement étrangère à ce portrait puisque seulement 32 % des enquêtés considèrent le Français tout à fait croyant (contre 29 % plutôt et 26 % plutôt pas).
- 32 Quelques retouches s'imposent cependant à ce profil de libre-penseur rebelle. D'une part, l'attachement à la nation n'est pas jugé propre aux Français, puisque 39 % des interviewés y voient un point commun avec les Allemands, tandis qu'une personne sur cinq fait de l'orgueil le trait d'union entre les deux rives de la Manche. D'autre part, les

contacts humains (rappelons que sept participants ont déjà voyagé en France) et l'idée que les Bulgares se font de la civilité embourgeoisée des pays développés tend à conférer aux Français un côté féminin et douillet, peu conforme à cette virilité du sacrifice que leurs penchants révolutionnaires auraient dû leur léguer. Ils sont ainsi 36 % à imaginer les Français plutôt sensibles et douillets (7 % tout à fait) et 29 % à leur attribuer une douce mollesse. Eduqués assurément (84 % d'avis favorables), intelligents (84 %), les Français sont aussi honnêtes (81 %) et, jusqu'à un certain point, bien élevés (61 % plutôt d'accord), mais leur courage n'a pas l'éclat de leur orgueil (64 % d'avis favorables, dont 45 % plutôt d'accord).

- 33 Autre ombre au tableau, qui traduit peut-être la déception de certains Bulgares francophiles devant l'indifférence apparente de la France à leur égard, 26 % des personnes interrogées trouvent les Français égoïstes. Cette hypothèse semble confirmée par le fait qu'appelés à choisir entre deux phrases (« la France est un pays généreux et ouvert sur les autres pays du monde » ou, au contraire, « la France est un pays égoïste, replié sur lui-même ») un quart des enquêtés optent pour la seconde proposition. Dans la même ligne de pensée, ils ne sont que 16 % à juger la politique de la France à l'égard des pays d'Europe centrale et orientale active, 42 % la trouvant inexistante, 13 % insuffisante, tandis que les autres regrettent qu'elle se limite au domaine de la culture.
- 34 Malgré tout, les Français emportent l'adhésion par leur charme (84 % les trouvent « séduisants » et 90 % « beaux gosses »). Archétypale est à cet égard l'attitude de cette femme ayant visité la France une fois par le passé et qui, refusant de se positionner par rapport à tous les autres adjectifs, n'en retient qu'un seul : « beau gosse ». Tout est dit : on leur en veut parfois, il arrive qu'ils exaspèrent par leur arrogance, mais on les trouve par ailleurs bon-vivants et gais (87 %). Là encore, les comparaisons avec les peuples voisins gauchissent le trait : grand est le contraste entre les Anglais, « plus réservés », « froids », « fermés », « étroits d'esprit » ou « hautains » et ces Français « plus sociables », « chaleureux » ou « accueillants ». Et puis, ils ont aussi ce quelque chose de « sentimental et sensible » qui séduit, à l'image des personnages de mélodrames français si largement diffusés en Europe de l'est au temps du communisme.
- 35 À l'aune de ces mêmes comparaisons nationales, quelques nuances se font par ailleurs jour entre les techniques de caractérisation des peuples utilisées par les Français et les Bulgares. Ainsi, contrairement à ce qu'on avait pu observer depuis Paris, jamais les Sofiotes n'abordent la question des régimes politiques, des différences d'ethnie, de religion ou même de culture séparant les trois peuples d'Europe de l'ouest qui leur sont présentés. Tous également européens et « développés », ils se distinguent à leurs yeux surtout par leurs « tempéraments nationaux ». Qu'est-ce qui différencie Français et Allemands par exemple ? Parfois l'humanité et l'ouverture, la gaieté ou la vitalité, un peu l'élégance aussi ou cette « libre pensée » longuement évoquée ; surtout, en fait, le sens du travail. Par tradition l'un des partenaires économiques les plus importants de la Bulgarie depuis l'entre-deux-guerres et l'un des rares à avoir investi dans le pays depuis les changements de 1989, l'Allemagne est en effet réputée pour sa « discipline » et son « perfectionnisme ».

Un potentiel d'amitié sous-exploité

- 36 Entre ces Slaves croyants et patriotes, courageux dans la pauvreté et lumineux dans la musicalité, d'un côté, et ces Français orgueilleux au charme festif, de l'autre, quelles relations peut-on, selon nos protagonistes, espérer construire ? Une amitié ? Pourquoi pas. À Sofia, le désir en existe assurément. Il n'est que de considérer le nombre d'interviewés déclarant leur intention de se rendre un jour en France : près des deux-tiers. Quand on leur demande s'ils accepteraient dans le cadre des relations culturelles bilatérales de recevoir un jeune étudiant français chez eux, un Bulgare sur deux répond oui sans même espérer en échange une visite en France (une condition posée par 25 % d'entre eux). Pour la majorité des interviewés d'ailleurs (84 %), jamais la Bulgarie et la France n'ont été ennemies au cours du siècle passé. Appelés à évaluer la nature des rapports entre Paris et Sofia sur les six années écoulées depuis la chute du communisme, ils sont 81 % à présenter la France comme un pays ami contre 58 % pour la période 1878 et 1990.
- 37 Plus réservés, les Français n'en sont pas moins bien disposés à l'endroit des Bulgares. En cours d'entretien, nombreux sont ceux qui déplorent le manque d'information sur ce pays d'Europe orientale, en particulier lorsqu'ils apprennent, ce que 75 % ne savaient pas, que la Bulgarie fait partie des pays francophones. Généralement assimilée à une marque d'ouverture d'esprit et de francophilie, cette appartenance à la Communauté des pays francophones leur rend, pour un tiers d'entre eux, Sofia plus proche et plus sympathique ; elle leur donnerait même éventuellement envie de se rendre dans le pays. Parce qu'elle est européenne diront certains, parce qu'elle aime les Français affirmeront d'autres, la Bulgarie constitue d'ores et déjà un ami pour 45 % des Parisiens sondés. Et il est remarquable de constater à quelle vitesse la diabolisation de l'est orchestrée pendant des décennies de Guerre froide a perdu de son pouvoir de conviction : à l'heure actuelle, seule une très faible minorité, identifiant la Bulgarie à un est instable, voit encore en elle une menace potentielle (5 %).
- 38 Ces bonnes prédispositions se retrouvent de manière éclatante lorsqu'on aborde la question de l'élargissement de l'Union européenne à l'Est. Démentant l'"euroscepticisme" ambiant, près de 95 % des participants se déclarent favorables à une ouverture de la Communauté sur les pays de l'est (50 % tout à fait et 45 % plutôt). Le soutien apporté à la candidature bulgare est à peine plus modeste (86 %). Certes, tant les conditions, très strictes, posées à cette intégration (démocratie, respect des Droits de l'Homme, conversion à l'économie de marché et adhésion à des valeurs culturelles communes) que le caractère abstrait pour nombre d'enquêtés d'une telle éventualité appellent à nuancer ces résultats. Les motivations avancées en faveur de l'unification européenne donnent néanmoins à penser qu'à Paris on raisonne de plus en plus souvent à l'échelle de continent.
- 39 « Il est temps », affirme ainsi sans ambages une caissière de 21 ans, « de se dire qu'on est un seul pays : l'Europe ». Ce qu'elle attend d'une adhésion de la Bulgarie dans la Communauté ? Un « apport culturel ». À son image, 20 % des participants placent au premier plan l'impératif d'une ouverture sur d'autres cultures. Les peuples de notre continent « doivent apprendre à se connaître » car il y va de la survie même de l'Europe. À ce titre, la situation de la Bulgarie, à l'intersection entre deux civilisations, constitue une richesse appréciable. On retrouve ici l'influence du thème du "souffle culturel slave". La seconde ligne d'argumentation en faveur d'une intégration des pays

de l'est procède d'une optique souvent généreuse, quoique teintée d'un sentiment de supériorité très paternaliste. Fortement conscients d'appartenir à un club de "privilegiés", ses tenants considèrent qu'il est de la responsabilité de l'Europe de permettre à d'autres pays, moins favorisés par l'histoire ou la géographie, de bénéficier des mêmes avantages qu'eux afin de rattraper le niveau de développement occidental et, plus rarement, de consolider le régime des libertés. Ainsi cet étudiant de 22 ans évoque-t-il la « nécessité », pour la Communauté européenne, « d'améliorer la situation économique des pays d'Europe de l'Est ». Plus sceptique, un cadre supérieur, qui dit « espère[r] pour la Bulgarie qu'elle deviendra européenne », commente : « On peut toujours aspirer à connaître quelque chose de meilleur ». C'est qu'» ils aimeraient bien la France, les pauvres », surenchérit une retraitée. Gardons-nous donc de tout angélisme. D'autant que derrière les grandes proclamations de principe, une troisième argumentation, plus défensive, est développée : l'Europe doit « faire bloc » avec l'est, affirme-t-on alors, pour mieux résister à la compétition internationale dans un monde interdépendant. Si ces pays peuvent « apporter leur pierre à l'édifice européen », qu'ils entrent !... à condition qu'ils ne « nous coûtent pas trop cher », ouvrent des marchés aux produits français et n'amènent pas dans leur sillage un flux de main d'oeuvre immigrée car « en général, nous, on ne récupère que les nazes » (dixit un employé de papeterie, se déclarant « plutôt favorable » à l'adhésion bulgare).

Conclusion

40 Même si ces résultats doivent être pris avec beaucoup de précautions, réponses bulgares et françaises convergent ainsi pour suggérer que les rapports entre les deux pays méritent sans doute mieux que l'état de bienveillante indifférence auquel ils sont aujourd'hui confinés. Trop succinct pour prétendre à une parfaite représentativité, ce micro-trottoir visait seulement à dégager quelques tendances significatives en matière de perceptions nationales. Long sera sans doute le chemin à parcourir avant d'atteindre une connaissance plus fine des images que ces deux peuples ont l'un de l'autre. À sa modeste échelle, pourtant, cette enquête aura joué le rôle qui lui était imparti si elle a pu convaincre que la méconnaissance française de la Bulgarie, loin d'être irrémédiable, peut servir de tremplin à un effort de découverte mutuelle. Vierge de la plupart des préjugés négatifs couramment véhiculés sur les Balkans, l'image de la Bulgarie est une feuille blanche sur laquelle l'histoire d'une amitié franco-bulgare reste à écrire. Les Bulgares l'espèrent encore, et les Français eux-mêmes seraient peut-être prêts à tourner leurs regards vers les horizons de la Mer noire si une meilleure information, des rencontres ou des lectures les y incitaient. 75 % des Parisiens interrogés en fin d'entretien pour savoir si le questionnaire leur avait « donné envie d'en savoir davantage sur la Bulgarie », n'ont-ils pas répondu par l'affirmative ? Le potentiel est là. À nous de l'exploiter.

NOTES

1. Dans le cadre d'un projet de l'association bulgare, ACCESS, financé par l'Open Society Institute de Budapest, une première étude a été lancée sur les stéréotypes balkaniques dans la péninsule elle-même ainsi qu'en Grande-Bretagne et en France. Voir notamment, **Ragaru (Nadège)**, « Balkan Stereotypes in the French Press », *Balkan Neighbours*, (2) et (3) 1995.
 2. Le score relativement plus modeste réalisé par les Bulgares à Paris reflète pour l'essentiel un taux d'abstention plus élevé dans les réponses françaises (18 %).
 3. Notons que sur les 38 Français interrogés, seuls deux avaient déjà effectué un voyage en Bulgarie, l'un pour des raisons sentimentales il y a quatre ou cinq ans, l'autre alors qu'il se rendait en Roumanie.
 4. Sur les 31 personnes interviewées, 8 étaient des enseignants, dont 3 des professeurs d'université.
-

RÉSUMÉS

L'auteur analyse les résultats d'un micro-trottoir portant sur les images des Bulgares et des Français les uns vis-à-vis des autres. Comment, depuis Paris, les Français perçoivent-ils les Bulgares ? Quelles représentations en ont-ils, celles de Slaves anciennement communistes, vassaux de la Russie et virtuoses du « parapluie bulgare » ? De même, au pays des Roses, les Français apparaissent-ils sous les traits de « French lovers » ou ceux de nationalistes orgueilleux ? La plongée dans le monde coloré des stéréotypes, a fortiori lorsque l'on prend pour objet d'étude l'un des pays d'Europe de l'Est les moins connus en France, la Bulgarie, est fascinante. L'impression générale est assez bonne : à Paris comme à Sofia, ils sont en effet près des trois-quarts à professer une image positive ou plutôt positive des deux pays ainsi que de leur population. Dans le détail, toutefois, ces résultats appellent plusieurs nuances relatives au degré de familiarité des deux nations ainsi qu'à l'appréciation de leurs relations bilatérales. Se dégagent de ce micro-trottoir quelques tendances significatives en matière de perceptions nationales.

The author analyses the results of a small study on images that Bulgarians and the French have on each others. How, from Paris, do the French see Bulgarians ? What kind of representation have they : former communists Slavs, vassals of Russia and virtuosos of « Bulgarian umbrella » ? Are the French, in the « Land of the Roses », seen as « French lovers » or proud nationalists ? To bury thyself in the studies of stereotypes is fascinating, moreover when the object is one of the less known country of Eastern Europe in France, Bulgaria. The general impression is quite good : in Paris, as well as in Sofia, three quarters of the surveyed say they have got a good, or quite a good, image of the other country and population. Nonetheless, these results need to be moderated because of the lack of intimacy between the two countries and because of the appreciation of their bilateral relationship. This small study is helpful in studying national perceptions.

AUTEUR

NADÈGE RAGARU

Doctorante à l'IEP Paris, allocataire de recherche rattachée au CERI-FNSP.